

## Jean-Pierre Cometti, *Ludwig Wittgenstein et la philosophie de la psychologie*, Paris, PUF, 2004

Hans Cova

Volume 15, numéro 1, automne 2004

En quête du sujet

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801283ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801283ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)

1920-2954 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cova, H. (2004). Compte rendu de [Jean-Pierre Cometti, *Ludwig Wittgenstein et la philosophie de la psychologie*, Paris, PUF, 2004]. *Horizons philosophiques*, 15(1), 125–126. <https://doi.org/10.7202/801283ar>

Jean-Pierre Cometti, *Ludwig Wittgenstein et la philosophie de la psychologie*, Paris, PUF, 2004.

«Ceux qui voient une différence entre l'âme et le corps n'ont ni l'une ni l'autre.»  
Oscar Wilde.

La question de l'intériorité a sans doute été l'une des interrogations fondamentales auxquelles se sont attaquées et butées, non seulement la philosophie (que l'on songe aux apories du dualisme cartésien) mais aussi moult sciences, à commencer par la psychologie. Si cette dernière semble écartelée, encore aujourd'hui, entre un modèle hérité de l'introspection et une conception plus naturaliste de l'esprit humain (neurobiologie, génétique, etc.), force est d'apprécier ici toute la subtilité et toute la pertinence de la pensée wittgensteinienne (plutôt celle des *Investigations* que celle du *Tractatus*); car, si le philosophe refuse d'accorder le statut de science à la psychologie, nonobstant son profond respect pour ses grands représentants (Freud, Köhler, James), ce n'est pas tant pour invalider l'à-propos de ses réflexions sur l'esprit humain que pour «dessiner un autre visage de l'intériorité» (p. 8).

À la «classique» mais controversée philosophie de la psychologie, attachée au mythe de l'intériorité — cette «crampe mentale» selon les mots de Wittgenstein —, ce dernier substitue judicieusement une «analyse des concepts psychologiques», laquelle, en abordant des thèmes communément imprégnés d'une vision intimiste de la pensée — comme la perception, l'expérience vécue, l'imprévisible, la croyance ou la volonté —, démasque bon nombre de nos représentations (appartenant autant au discours subjectiviste qu'aux dérives scientistes) qui finissent par appauvrir davantage notre rapport à nous-mêmes et au monde qu'elles ne les éclairent.

Et c'est sur ce chemin que nous guide J.-P. Cometti, professeur à l'Université de Provence et spécialiste en esthétique. Ressassant les diverses influences de l'auteur des *Investigations*, à commencer par W. James — dont la théorie des émotions s'évertue à illustrer «l'interpénétration du corporel et du mental» (p. 97) —, (qui? James ou la théorie des émotions?) nous conduit bon gré mal gré de l'homme intérieur à l'homme extérieur, non pas évidemment à la manière de la cybernétique, mais en vertu de leur inextricable complémentarité. En ce sens, Wittgenstein s'attaque autant aux pernicieuses dérives de l'introspection qu'au comportementisme, entièrement tourné vers l'extérieur.

Renvoyer ces deux théories dos à dos signifie d'abord que les «phénomènes» psychologiques se découvrent non pas à partir d'une explication causale — la cause ne disant en fait «rien sur la signification de l'effet» (p. 205) —, mais à partir des jeux du langage et des usages, lesquels attribuent au contexte (extérieur) un rôle primordial dans la compréhension et l'interprétation. Ceci rend pour ainsi dire inopérante l'idée, si commune de nos jours, d'un langage privé échappant à l'environnement lexical d'une communauté : «L'idée qu'une interprétation fasse appel à un processus mental (...) est peut-être inévitable, mais elle dépend surtout d'un fait qui n'a rien de mental, qui tient à ce que sont nos jeux de langage, et qui est ni plus ni moins celui de la pluralité de nos interprétations et du jeu des règles» (p. 62). Dit autrement : si l'intériorité se comprend inéluctablement à partir d'une extériorité, c'est d'abord parce que cette *relation est avant tout grammaticale*. Le «je» n'est donc plus cet œil intérieur qui est seul en mesure d'apprécier ce qui se passe dans les arcanes de son esprit; il se voit lui-même avalé au sein d'un univers grammatical, où il entre en relation, de façon asymétrique il est vrai, avec la troisième personne (le «il») — relation que Freud, aux yeux de Wittgenstein, a très bien saisie, comme en témoigne le rôle du *transfert* dans la thérapie psychanalytique.

C'est à partir de ces prémisses que Cometti nous amène sur le terrain de l'esthétique moderne, propice aux élucubrations de l'intériorité et autres *Tournants spirituels* — que nous pouvons observer, entre autres, dans la peinture d'un Kandinsky ou dans la musique dodécaphonique d'un Schönberg. Car cette fiction philosophique, qui fait *grosso modo* de l'acte créateur (l'intention) le moteur de l'œuvre d'art (selon la vulgate moderniste), omet cette autre dimension de l'expérience artistique : la *création d'un espace commun*, tissé par nos jeux de langage, en lequel l'intériorité interpelle l'extériorité. Selon la célèbre expression de Musil, l'art *invente l'intériorité* en communiquant avec la totalité des jeux de langage qui définissent notre rapport au monde. On comprend d'ores et déjà le rôle paradigmatique du roman dans cette *invention* : «à l'homme intérieur abusivement confondu avec l'homoncule qui forge notre imagination, le roman oppose la fiction revendiquée d'un monde où l'intériorité épouse l'»histoire naturelle de l'homme»» (p. 191). En inventant une nouvelle forme de vie, le romancier ne s'exclut pas du monde; il raccroche son œuvre à l'ensemble de nos jeux de langage qui ouvrent l'intériorité sur le dehors (ou vice versa).

Manifestement pragmatique, la philosophie wittgensteinienne des *usages* apporte de nombreux éléments de réponse touchant autant le domaine artistique que celui (plus prosaïque) du quotidien. Et sans doute est-ce le mérite de ce commentaire (quasi dithyrambique mais toujours lucide) de Cometti : illustrer la portée politique et culturelle de cette œuvre incontournable du XX<sup>e</sup> siècle.

Hans Cova  
Sorbonne-Paris IV